

Notes de lectures de Georges Leroy

Septembre 2008 - 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR plus rapide et HR illustrations meilleures)

Complots capitaux



Olivier Delcroix

Le Cherche Midi, 387 p., 21 €

Pour moquer les théories conspirationnistes, dix-huit écrivains, parmi lesquels plusieurs collaborateurs du Figaro, se sont amusés à explorer l'histoire contemporaine. Le regretté William S. Burroughs définissait la paranoïa comme la capacité à connaître les faits. L'homme ordinaire se contente volontiers des explications que lui donnent les journaux. Le parano, lui, est étymologiquement plus subtil: il aime savoir ce qui se passe sous la toile. Le vaisseau Eagle One s'est-il réellement posé sur la Lune, le 20 juillet 1969? Pour quelles raisons Claude François est-il mort dans sa salle de bains? Le secret des Templiers a-t-il traversé les siècles? Qu'est-ce qu'on nous cache encore sur l'affaire du Rainbow Warrior? Qui avait intérêt à voir Marilyn Monroe disparaître de cette Terre? Pourquoi Jean-Paul Ier a-t-il occupé si brièvement le siège pon-

tifical? Et qui avait intérêt à fissurer le bloc historique gaullo-communiste en déclenchant les émeutes de Mai 68? Daniel Cohn-Bendit est-il un agent de la CIA? Et si, sur à peu près tous les sujets, on nous mentait depuis toujours? C'est naturellement un plaisir pour le lecteur de se prendre au jeu... Les écrivains rassemblés par Olivier Delcroix dans le cadre de cette anthologie ont pris un plaisir fou à distiller le doute. Des petits textes pleins de fantaisie et d'effronterie à lire comme on fait ses devoirs de vacances.

L'aigle de l'Abbé Suger



Philippe Thomas-Derevoige

Le Rocher, 280 p., 18 €

Un avion en provenance de Damas, en Syrie, fait débarquer à Paris, en 2015, une équipe de 600 hommes super-entraînés et parfaitement organisés. Ils vont s'emparer d'un objet d'art sacré exposé au Louvre et issu du trésor de la basilique de Saint-Denis, devenue un lieu de culte partagé par les chrétiens et les islamistes. Que re-

présente vraiment cet objet, et pour quelle raison la Syrie a-t-elle déployé autant de moyens pour se l'approprier illégalement? Qui, en Syrie, a les moyens de mettre sur pied une attaque d'une telle envergure?

Les meilleurs enquêteurs français (dont Philippe et Martine) seront diligents et il faudra remonter à l'histoire de l'abbé Suger, initiateur de la reconstruction de la basilique au cours de la première moitié du XIIe siècle, pour percer le secret de l'intérêt mystérieux des Syriens pour cet objet précieux appelé "Aigle de Suger". L'enquête policière, dans la plus pure tradition du genre, progresse sur le fond d'une trame historique. L'abbé Suger, est l'une des personnalités les plus brillantes du XIIe siècle dont la pensée serait énigmatique. Sa conception des vertus de la lumière et son goût immodéré pour les arts s'inspireraient de la philosophie néoplatonicienne, celle de Denys l'Aréopagite, qui est à la frontière de l'hérésie. C'est d'ailleurs Suger qui fit sertir la tête, les ailes et les serres d'un aigle sur l'amphore de porphyre rouge rapportée de la première croisade. Dans quel but? Les rencontres, les disparitions et quelques cadavres vont peu à peu dévoiler une enquête haletante. L'intrigue de ce thriller « philosophique » se partage entre Paris, Saint-Denis et Damas, dans un contexte politico-religieux où la montée du mysticisme semble donner raison à André Malraux et à sa phrase: « le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas ».

2040, la chute de l'Europe



★★★★☆

Jacques Jessel

Ellipses, 192 p., 23 €

Après deux conflits suicidaires pour l'Europe, celle-ci cède dans la deuxième partie du XXe siècle la direction de l'histoire à un affrontement entre deux efforts de transformation du monde: mondialisme libéral porté par l'Amérique contre mondialisme communiste porté par l'URSS. Puis l'effondrement soviétique en 1989 ouvre la porte à un élargissement rapide du projet de domination américaine. Parallèlement, le surgissement formidable de la Chine et la radicalisation du monde islamique changent les données de la puissance. Les Européens qui ont joué un rôle majeur dans l'histoire mondiale vont-ils rester au XXIe siècle des acteurs de premier plan? L'Amérique conservera-t-elle son leadership? L'Islam va-t-il s'enfoncer dans l'extrémisme?

Ancien diplomate spécialisé dans les questions de défense et sécurité, l'auteur propose une réflexion sur le monde en 2040 qui sera ce que nous l'aurons fait... ou laissé faire.

Après avoir envisagé plusieurs hypothèses d'évolution de la géopolitique mondiale, l'auteur avertit du risque d'effondrement de l'Europe dans les décennies à venir, tant du fait de dynamiques migratoires entamant peu à peu l'identité européenne, que du fait du changement des grands rapports de force entre Islam, Occident et Asie. Il évoque donc la perte d'identité culturelle liée à l'immigration et envisage une situation extrême dans deux chapitres aux titres frappants: «L'Europe devenue partie du Maghreb musul-

man?» Et «Demain, l'Amérique ira-t-elle libérer cette Europe maghrébine?» Un essai décapant et argumenté, qui lève le voile sur la réalité des dynamiques identitaires, ne cède rien aux tabous politiques aveuglant la "bien-pensance" occidentale.

Carl Schmitt et le marcionisme



★★★★☆

Tristan Storme

Le Cerf, 264 p., 29 €

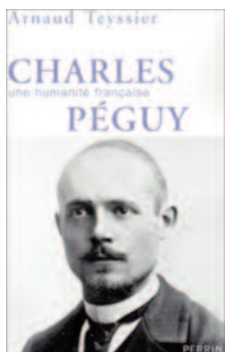
Marcion du Pont ou de Sinope (ca 85 — ca 160) a été condamné comme hérétique par l'Église sous le pontificat de Pie Ier et chassé de l'Église de Rome. La doctrine de Marcion reposait sur une lecture très partielle du message chrétien. Selon Marcion, le dieu de la Loi, c'est-à-dire le dieu de l'Ancien Testament, est le témoin d'une économie abrogée et dépassée. Il existe donc deux dieux, celui de la Loi et de l'Ancien Testament, et celui de l'Évangile et du Nouveau Testament. Ce dualisme est donc fondé sur l'opposition évangile-Loi. Le dieu créateur dont parle l'Ancien Testament crée un homme faible. Ce dieu se choisit un peuple, Israël, lui donne la Loi et lui promet un Messie. L'Ancien Testament reste valable comme révélation d'un dieu juste et créateur. L'autre dieu a pitié des hommes et décide de les sauver, c'est-à-dire de les libérer du joug de la Loi pour qu'ils puissent faire le bien. Ce dieu envoie son fils, qui prend un corps semblable aux hommes, mais non charnel, car la matière est mauvaise. Le dieu créateur s'aperçoit que Jésus prêche un dieu supérieur, il le persécute et le

livre à la mort de la croix. Comme la domination du créateur continue, le salut n'est obtenu qu'à la fin des temps. Marcion rejetait donc l'Ancien Testament comme relatif à une économie dépassée. Toutefois, les écrits chrétiens primitifs ne justifiaient pas toujours ses théories. Marcion considéra que les auteurs des évangiles avaient mal compris le message de Jésus et y avaient inclus des notions judaïsantes. Il entreprit donc de constituer un dossier des témoignages primitifs qui justifiait sa doctrine, un nouveau nouveau Testament. Par exemple, il supprima le début de l'évangile selon Luc, jusqu'en 4,32 (naissance miraculeuse du Christ), ainsi que plusieurs passages de l'épître aux Romains. Il retoucha aussi des textes, en particulier ceux où Jésus est identifié au dieu de l'Ancien Testament. Marcion semble avoir été le premier à avoir rassemblé une collection d'écrits d'origine apostolique, qui comportait trois parties: l'Évangile, les Épîtres, et les Antithèses. Les antithèses ont été perdues. Grâce à Tertullien, nous savons qu'elles devaient comporter deux parties: une partie historique et dogmatique, montrant comment, selon Marcion, le pur évangile s'était altéré, et une partie exégétique. Par cette sélection, Marcion poussa l'Église à se poser la question du canon, ce qui aboutira à l'établissement de la liste des 27 livres du Nouveau Testament tel que nous le connaissons actuellement.

Depuis la publication en français du *Der Leviathan* de Carl Schmitt, en 2002, l'antisémitisme du juriste allemand a nourri bien des débats autour de la pensée du théoricien du politique. Ce livre tente d'approcher l'aversion du penseur catholique à l'endroit du judaïsme sous un angle particulier. L'intuition selon laquelle il existerait une affinité intellectuelle entre Schmitt et l'hérésiarque de Sinope, entendue çà et là, réclamait, en effet, un approfondissement spécifique. Tristan Storme formule ainsi l'hypothèse d'un "marcionisme théologicopolitique" qu'il tente d'appliquer et de tester à travers l'entière trajec-

toire de l'œuvre de Schmitt. L'enjeu étant de savoir si, pour le juriste rhénan, les implications théologiquement politiques du judaïsme se révèlent radicalement incompatibles avec celles du christianisme.

Charles Péguy



★★★★☆

Arnaud Teyssier

Perrin, 330 p., 21 €

Qui, mieux que Charles Péguy (1873-1914), a incarné les vertus par la modestie de ses origines, sa rectitude morale, ses engagements intellectuels et politiques? Et pourtant, quelle existence singulière et fulgurante que celle de ce normalien qui revendiquait hautement ses origines paysannes et devint l'une des plus grandes figures littéraires et politiques de la France de la Belle époque. Il fonde en 1900 les Cahiers de la quinzaine, écrit une œuvre immense, publie quelques-uns des écrivains les moins conformistes de son temps: Romain Rolland, André Suarès, Daniel Halévy... Son engagement vigoureux dans l'affaire Dreyfus, ses combats politiques successifs contre les manipulations de l'état-major, contre l'antisémitisme, puis contre la république radicale et laïcarde, son amitié puis sa rupture brutale avec Jaurès dessinent un personnage contradictoire et mystérieux. Rompant avec le socialisme de ses débuts pour se convertir à un catholicisme original et ardent, il évolue vers un patriotisme mystique incarné par Jeanne d'Arc, figure centrale de son œuvre poétique. Vivant dans la pauvreté et loin des honneurs, il ne cesse d'irriter ses contemporains par son intransigeance, sa dénonciation de l'hy-

pocrisie du monde intellectuel et sa critique du monde moderne, dont il souligne la vanité et la médiocrité agissante. Quand la guerre éclate, ses doutes se dissipent. Il meurt au combat d'une balle en plein front le 5 septembre 1914. Sous la plume d'Arnaud Teyssier, haut fonctionnaire et historien, on croise les figures majeures de notre imaginaire politique et on décèle, grâce à l'intelligence lumineuse de Péguy et sa profonde humanité, quelques traits très actuels de notre impuissance démocratique.

Combattre, une anthropologie historique de la guerre moderne



★★★★☆

Stéphane Audoin-Rouzeau

Le Seuil, 350 p., 21 €

L'expérience du combat a suscité de nombreux témoignages, mais peu de réflexions approfondies dans le champ des sciences humaines et sociales. Comme si la guerre « au ras du sol » était un objet pour eux interdit. Rares sont en effet les anthropologues et les historiens à s'y être intéressés, y compris parmi ceux qui portèrent les armes et connurent le feu des batailles (Marcel Mauss, Marc Bloch, Norbert Elias, Edward Evans-Pritchard, Edmund Leach, pour ne citer que les plus célèbres).

C'est à partir d'une enquête sur cet étrange silence que l'auteur, directeur d'études à l'EHESS, vice-président du Centre de recherches de l'Historial de la Grande Guerre, tente de poser les jalons d'une anthropologie historique de la guerre moderne, depuis le début du XIXe siècle jusqu'à l'aube du XXI^es.

Penser la violence de guerre au plus près du combattant, la placer au centre de l'investigation, c'est non seulement s'efforcer de combler une lacune, mais accepter de la regarder en face, dans ses moindres détails, et s'interroger à nouveaux frais sur la nature profonde de nos sociétés.

Le comte de Chambord



★★★★☆

Daniel de Montplaisir

Perrin, 750 p., 26,50 €

Pour l'histoire, l'homme reste le "comte de Chambord". Pour les royalistes, qui l'ovationnèrent comme "duc de Bordeaux" puis le reconnurent comme "Henri V", il fut le "roi", le dernier roi de France. Il le fut doublement : le 2 août 1830, lorsque son grand-père Charles X abdiqua en sa faveur, et le 24 août 1883, lorsqu'il mourut sans enfants, laissant béante une succession de France. L'alternance de ses silences et de ses prises de position publiques, les choix qu'il fit, dans des conditions souvent mystérieuses, passionnèrent les historiens. Pourquoi avait-il refusé la couronne que la chute du second Empire lui offrait sur un plateau? Son obstination à n'accepter de Restauration qu'avec le drapeau blanc cachait-elle un prétexte pour échapper à son destin ou bien un manque consternant de sens politique? Faute de réponse, l'histoire oublia le comte de Chambord. Jusqu'à ce que ses archives privées, que l'on croyait perdues, soient récemment retrouvées.

Leur exploitation permet de redécouvrir le roi Henri V et sa raison d'être: se préparer à assumer la charge de la France. Elle permet aussi de dé-

peindre l'homme qui mena la vie quotidienne d'un haut personnage de son temps. Le présent ouvrage dissipe le mystère politique et humain. Mais l'héritage du dernier monarque continue de planer comme une ombre sur l'histoire de France. Une belle introduction tout public.

Le goût de Lille



★★★★☆

Jean-Noël Mouret

Mercure de France, 128 p., 5,20 €

Quelles visions les écrivains ont-ils de Lille? Ce recueil de textes choisis et présentés par Jean-Noël Mouret, permet de se faire une petite idée de la capitale du Nord vue par la littérature. Lille, capitale européenne de la culture en 2004, a changé considérablement ces dernières années, en gommant les signes du déclin industriel de la région. Toutefois, dans les textes de cette anthologie, la ville semble indissociablement liée à son passé ouvrier et à leur condition. Au XIXe siècle, Adolphe Blanqui et Victor Hugo ont ainsi choisi Lille et ses logements insalubres pour dénoncer le triste sort réservé par la République à ses classes laborieuses. Plus récemment, des auteurs comme Michel Quint ou Lakhdar Belaïd ont décrit la métropole frappée par la crise et la désindustrialisation. Un décor lourd entre centre commercial à la dérive, squatt et canaux aux eaux glauques. « Le Nord, ça rime avec la mort », écrit même Marie Desplechin, native de Roubaix. Bref, Lille apparaît comme le décor idéal pour les polars ou la critique sociale. Toutefois, sous d'autres plumes, la cité nordique prend les couleurs des sou-

venirs d'enfance ou des histoires de famille (Archives du Nord de Marguerite Yourcenar). Pour Dimitri Vazemsky, elle constitue un creuset où, comme à Wazemmes, le petit-fils d'ouvriers polonais côtoie le fils de maraîchers marocains, sur l'air du célèbre P'tit Quinquin d'Alexandre Desrousseaux. Au-delà de ces contrastes, la figure humaine semble relier les textes du recueil. Comme si Lille, plus que par ses pierres, valait avant tout par l'étonnant concentré d'humanité qu'elle renferme...

Le jardin dans l'île



★★★★☆

Maurice Genevoix

Le Rocher, 200 p., 16,5 €

Maurice Genevoix se fait d'abord connaître par ses récits de la première guerre mondiale (Ceux de Quatorze), avant de devenir célèbre en 1925 avec Raboliot qui lui vaut le Goncourt. Souvent catalogués de façon réductrice d'écrivain régionaliste et animalier, ces récits illustrent sans emphase un naturalisme optimiste (Marcheloup, 1934, ou La Forêt perdue, 1967). Particulièrement inspiré pour évoquer avec un réalisme poétique des figures d'animaux (Tendres bestiaires, 1969), l'écrivain a aussi publié de nombreux livres pour enfants. Grand voyageur, amoureux de la nature et des gens du terroir, l'écrivain est élu à l'Académie française en 1946, en fut le secrétaire perpétuel de 1958 à 1973. Le jardin dans l'île est à la fois réel et symbolique. C'est, en effet, en même temps qu'un vrai jardin, le royaume de l'enfance et des enfants, petit monde fabuleux que gouvernement mythe et poésie, en marge

de la vie des hommes adultes. Est-il, en son secret drame plus déchirant que celui du congé qu'il faut, un jour, donner à son enfance? Est-il, aussi, de thème plus difficile et plus délicat? Il y faut l'imagination du romancier, la lucidité du psychologue et l'intuition du poète. Telles sont les dimensions cardinales de l'art de Maurice Genevoix.

La grande déculturation



★★★★☆

Renaud Camus

Fayard, 150 p., 15 €

La culture s'est répandue dans toutes les couches de la population. Pour l'auteur, si la culture s'est répandue, c'est comme le lait de Perette : plus la culture est diffusée, moins il y en a pour chacun et moins elle a de consistance. Le mot qu'invente Renaud Camus, est aussi laid que ce qu'il désigne : « La grande déculturation ».

Lorsque les trois-quarts d'une génération accèdent au baccalauréat, le niveau de connaissance et de maturité qu'implique ce diplôme est à peu près celui qu'atteignaient au même âge les trois-quarts d'une autre génération, quand personne ne songeait à nommer cela baccalauréat, à peine certificat d'études. L'université fait le travail des lycées, les lycées celui des écoles primaires, les classes maternelles celui que les parents ne font pas, ayant eux-mêmes été élevés par l'école de masse, qui a formé la plupart des nouveaux enseignants. Arte, France Culture ou France Musique se consacrent aux tâches jadis dévolues aux chaînes généralistes, celles-ci imitent les stations de divertissement. Tout a baissé d'un cran. C'est la grande décultura-

tion. Et si les journaux n'ont plus de lecteurs, c'est aussi parce que leur public potentiel ne sait plus lire, même des phrases de plus en plus simples et de plus en plus fautes, avec de moins en moins de mots.

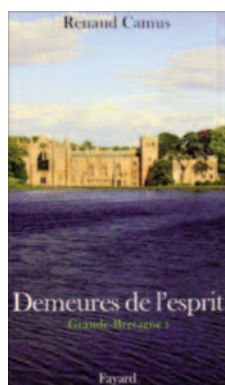
Il est pourtant difficile de récuser les indices que l'auteur réunit. L'École a évidemment sa part de responsabilité. Mais elle n'est pas seule en cause. Un « esprit du temps » a prétendu tout niveler. La notion d'auteur a été évacuée également par des études prétendument savantes. La langue française, quant à elle, est violentée quotidiennement par ceux-là mêmes qui occupent les postes les plus élevés et devraient donner l'exemple. Les médias et la télévision en particulier ont leurs responsabilités eux aussi. Soumis à la même loi du marché, les livres connaissent un sort identique. Puisque l'éditeur doit vendre ou disparaître, seules des recettes éprouvées garantissent... les recettes.

Le paradoxe est que l'objectif quantitatif, qui est au cœur de l'ambition démocratique en sa transposition culturelle, fait partout le lit de l'argent, par le biais de la publicité, des taux d'audience et des lois du marché. C'est ainsi que le Louvre devient une marque, etc. Pour l'écrivain, la culture périt lorsqu'on lui applique les principes de la démocratie politique et sociale. Et Renaud Camus d'en venir à dénoncer ce qu'il nomme d'un autre mot bien laid: « l'hyperdémocratie ». Il désigne ainsi une application de la démocratie à des domaines où elle ne saurait s'exercer. L'égalité en droits, explique-t-il, qui caractérise la démocratie, ne signifie pas une égalisation de responsabilités entre parents enfants, ou entre professeurs et élèves. De même, une égalité de chances d'accès à la culture n'est pas la promesse d'un même niveau pour tous. On l'admet volontiers. Une démocratie où les incultes sont dominants ne peut être que confisquée par ceux qui savent les manipuler. Or, ce livre conduit à prendre conscience d'un paradoxe qui se pose aux démocrates: la culture conditionne la qualité de la démocratie d'un pays, mais une démocratie pourrait par le

seul égalitarisme ne pas promouvoir l'accès du plus grand nombre à la culture, voire le contrarierait.

Renaud Camus rappelle toutefois que la culture est d'abord un patrimoine transmissible. Mais qu'on le veuille ou non, il faut en hériter pour se l'approprier. Ne peuvent y prétendre que ceux qui ont des titres à faire valoir. Or, ces titres, sans être réservés à une classe sociale particulière, demandent beaucoup de temps à qui veut les acquérir, car c'est à un long travail personnel qu'il convient de consentir, et le plus souvent solitaire: apprendre à goûter, à déguster, nécessite une longue éducation. Rien à voir avec le fast-food qu'on engloutit, qu'il s'agisse d'alimentation ou de divertissement! Sans illusion sur une solution prochaine du problème, l'auteur fait référence aux monastères du Haut Moyen Âge qui, par temps de barbarie, sauvèrent ce qu'ils purent de la culture antique. Il voit, en effet, dans *internet* un moyen prodigieux pour édifier des niches de sauvegarde comparables dans ce temps de « grande déculturation » et « d'ensauvagement » en attendant des jours meilleurs. Malgré un style labyrinthique, une réflexion salutaire.

Demeures de l'esprit



★★★★☆

Renaud Camus
Fayard, 560 p., 29 €

Qu'il aime ou n'aime pas tels ou tels aspects du Journal de Renaud Camus, tout lecteur qui s'y plonge ne peut qu'apprécier le paysagiste hors-pair qui s'y révèle, probablement le plus grand aujourd'hui en langue fran-

çaise. C'est ce constat qui a conduit à la conception et à la mise en route de ce nouveau « chantier » intitulé Demeures de l'esprit, consistant à explorer dans un pays ou une région donnés les maisons des grands créateurs en tous domaines, bien sûr les écrivains, poètes, romanciers, dramaturges, mémorialistes, mais aussi les décorateurs, les peintres, le sculpteurs, les architectes et les musiciens, mais aussi les savants. Comme toujours avec l'inclassable Renaud Camus, on ne sait à quel genre attribuer ce livre, récits impressionnistes de ses visites dans des maisons d'écrivains et de personnalités britanniques.

Les Demeures de l'esprit sont donc celles où l'intelligence, l'art, le talent, le génie parfois, ont pris leurs quartiers pour y naître, y mourir, y habiter quelques mois ou bien toute une vie: maisons d'écrivains, de compositeurs, d'artistes, de savants, de fondateurs de doctrine ou de théorie. Henry James, Virginia Woolf, Edward Elgar, Thomas Gainsborough, William Shakespeare, Dylan Thomas, Jane Austen, DH Lawrence, Lord Byron, Rudyard Kipling, Coleridge, Keats et des dizaines d'autres souvent glorieux. A travers leurs chambres, leurs cabinets de travail, leurs bibliothèques, leurs fenêtres, leurs jardins et leurs paysages, c'est toute la culture britannique qui déploie son panorama, avec ses saveurs, ses anecdotes, ses constantes et ses ciels changeants.

Voici donc 59 promenades dans ces demeures et leurs dépendances de la moitié sud de la Grande-Bretagne, qu'elles aient été transformées en musées, soient encore habitées par des descendants ou aient subi avatars et avannies. Toutes les demeures dont il est question sont ouvertes au public, ce qui en fait un guide pratique. Enfin, la centaine de photographies en couleurs qui illustrent le volume sont de l'auteur. Dans cet élégant guide on divague entre bibliothèques du Sussex et rhododendrons du Kent, tant nos grands esprits britanniques maniaient de conserve plume et sécateur. La question qui sous-tend ce livre: Comment habiter poétiquement le monde?

L'Inconnu et autres récits



★★★★☆

Julien Green

Fayard, 180 p., 16 €

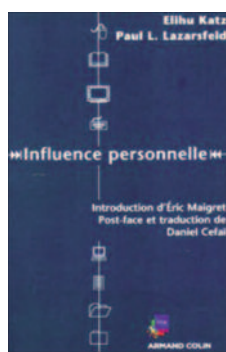
Au terme de dix ans de conflits et de procès, Julien Green fait son retour posthume avec un court roman, auquel il travailla jusqu'en février 1998, soit quelques mois avant sa mort, auquel on a adjoint six nouvelles, pour la plupart « américaines », et qui n'étaient jusqu'ici accessibles que dans les Œuvres complètes de l'écrivain, en cours de publication dans la Pléiade.

L'Inconnu, c'est l'histoire d'un jeune homme de vingt ans, Vivien, habitant des beaux quartiers (la rue Vanneau, où Green lui-même vécut longtemps), qui se rend compte tout à coup que sa montre ne donne plus exactement l'heure. À partir de ce point de départ quasiment proustien (un fait insignifiant qui déclenche tout un processus mental et de réminiscence), le héros va se trouver embarqué dans une cascade d'aventures improbables qui le mèneront aux Bahamas ou encore à New York, avant son retour à Paris, dans la « vraie vie ». Il a rencontré par hasard un certain Maxime, qui lit en lui comme à livre ouvert, devine ses pensées les plus secrètes, anticipe ses désirs, tente de le convaincre d'organiser son destin. Vivien est un dandy superficiel, qui perd son temps dans les conquêtes d'un soir que lui permet son physique avantageux. L'auteur joue en maître sur le doublement de la personnalité, brouille tous les repères du lecteur, dans un style simple, direct, étonnamment jeune. Visiblement, le vieil écrivain

prit un plaisir communicatif à cet ultime exercice de virtuosité romanesque.

Quant aux nouvelles, écrites pour la plupart aux États-Unis de 1922 à 1942, elles sont de tonalité plus sombre. Des histoires tristes, qui traitent de mariage raté, d'enfant trouvée ou encore de l'incommunicabilité entre les êtres. Le tout traité avec cette pudeur, cette délicatesse, ce sens du suggéré qui sont la marque de fabrique de l'auteur.

Influence personnelle, ce que les gens font des media



★★★★☆

Elihu Katz et Paul L. Lazarsfeld

Armand Colin, 416 p., 38 €

Il en va de certains classiques des sciences sociales comme des monnaies rongées par l'inflation. Le poids du commentaire alourdit la valeur faciale de ces textes, sans que le lecteur puisse aisément se référer à leur valeur originale. Lorsqu'un de ces textes trouve enfin son traducteur, un brutal ajustement du marché des idées sociologiques n'est jamais à exclure.

Plus de cinquante ans après sa publication en anglais, c'est peut-être ce qui est en train d'arriver à Personal Influence, l'un des ouvrages les plus cités des études sociologiques sur les médias et la communication. Cette traduction inaugure une hypothèse scientifique toujours vivace, celle des "effets limités" des médias sur l'opinion. Elle s'inscrit aussi dans une entreprise intellectuelle d'une grande actualité. Car s'il faut encore lire ce livre aujourd'hui, c'est au moins pour deux raisons. La première est que le monde

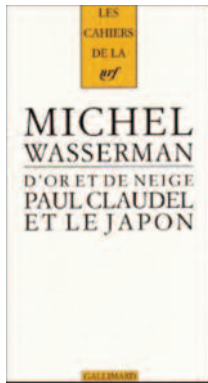
médiatique dans lequel nous vivons a changé. Les grands médias de masse laissent petit à petit la place aux médias "participatifs" et "relationnels" dont Internet est devenu le vecteur. À l'âge des blogs et du buzz marketing, la question qui agite les auteurs – celle des effets relatifs des médias et des relations interpersonnelles dans la formation de l'opinion – est donc éminemment actuelle. Ensuite un pan méconnu de la sociologie des médias est remis au goût du jour. De Gabriel Tarde à Robert Park, nombreux furent en effet les sociologues qui virent dans le développement des médias de masse un instrument démocratique plutôt qu'un outil d'oppression.

Mais ce livre est avant tout une enquête sociologique exemplaire. En 1945, une quinzaine d'enquêteurs du Bureau of Applied Sociological Research de l'université de Columbia, dirigés par Paul Lazarsfeld et Charles Wright Mills, s'installèrent dans un hôtel de Decatur (Illinois). Ils avaient choisi cette petite ville "typique" de 60 000 âmes pour mettre en œuvre un projet ambitieux : mesurer les processus d'influence qui pèsent sur les décisions des individus en matière de consommation et de choix politique. Le résultat de l'enquête est grosso modo qu'un simple voisin peut s'avérer plus persuasif qu'une émission de radio ou un journal. On s'aperçoit que les individus s'exposent de façon très variable aux médias, et que le processus de "l'influence" obéit à une division du travail : les idées circulent d'abord des médias vers les "leaders d'opinion", puis de ceux-ci vers la masse de la population. Entre les médias et les individus existe donc tout un réseau de relations sociales significatives.

L'enquête de Decatur souffrit longtemps d'être résumée à la seule formule métaphorique du "flux de communication en deux temps" (les "leaders d'opinion" puis la "masse"), popularisée par Elihu Katz. En plus de son « empirisme abstrait », cette épure fragile fut critiquée pour sa focalisation sur les effets de court terme des médias ou pour son incapacité à mesurer réel-

lement des réseaux de sociabilité, au-delà de l'entre-deux des relations interpersonnelles.

D'or et de neige, Paul Claudel et le Japon



★★★★☆

Michel Wasserman

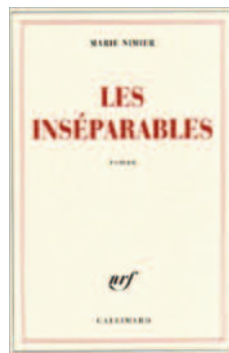
Gallimard, 232 p., 22,50 €

De tous les pays où Son Excellence Paul Claudel fut en poste, le Japon n'est pas celui où il demeura le plus longtemps. De novembre 1921 à février 1927, sauf l'année 1925 de congé statutaire qu'il prit en France. Moins de cinq ans donc, contre quatorze années en Chine, et huit aux États-Unis, au début et à la fin d'une carrière qui le vit passer quelque quarante années à l'étranger. Mais c'est sans doute celui qui l'a impressionné le plus. Écrivain ambassadeur, certes, dans une certaine tradition française, mais pas un diplomate postiche à la Stendhal, pantouflant dans une sinécure pour écrire à loisir. Notre homme, robuste mélange de Vosgien et de Picard, avait une vitalité exceptionnelle. Il composa une œuvre considérable, mais tout en exerçant le plus sérieusement du monde son métier d'ambassadeur. Sorti premier au concours des Affaires étrangères en 1890, à vingt-deux ans, Claudel était un grand travailleur, spécialiste d'économie, qui avait d'abord choisi la voie consulaire, la plus technique. « Il mesurait, pesait, ne parlait qu'exportations, transit, fret », racontera Alexis Leger (alias Saint-John Perse) à Paul Morand.

Aussi, nommé enfin, dans la force de l'âge, au grade d'ambassadeur de

France dans ce pays qu'il avait si passionnément désiré et aimé sans le connaître, en proie dès sa jeunesse à cette « contamination japonisante » des milieux intellectuels et artistiques européens, va-t-il obtenir quelques beaux résultats, tangibles plus que spectaculaires. Surtout, conformément à la « feuille de route » qui lui avait été fixée par le ministre Philippe Berthelot, son protecteur, Claudel réussit à raffermir temporairement les liens d'amitié entre la France et le Japon, afin que, vainqueur de la guerre de 14-18 isolé diplomatiquement par la volonté des Anglo-Saxons, l'Empire nippon, nationaliste et fortement militarisé, ne se rapproche pas d'une Allemagne vaincue, humiliée, mais pas détruite. Si Claudel avait été au Japon quinze ans plus tard, la face de la Seconde Guerre mondiale en aurait peut-être été changée, tant sa popularité, son influence étaient grandes. Pour preuve, son départ du pays, le 8 février 1927, prit les allures d'un événement national. Et Kurôderu est encore aujourd'hui vénéré là-bas. On aime à rappeler qu'il fonda des institutions culturelles franco-japonaises pérennes, comme la Villa Kujoyama (la Médicis nipponne), ou l'Institut du Kansai.

Les inséparables



★★★★☆

Marie Nimier

Gallimard, 270 p., 17,50 €

« J'aimais la voix traînante de Léa, ses cheveux roux, son incroyable vitalité. Nous nous comblions, est-ce qu'on peut dire cela? Se combler, comme deux pièces de puzzle qui s'ajusteraient parfaitement, mais ne

viendraient pas de la même boîte ». Qu'est-il arrivé? Où sont passées les deux amies perchées sur le tabouret du photomaton, les petites filles amoureuses, les adolescentes en colère? Il faudrait retourner dans la cabine, glisser une pièce dans la fente pour obtenir l'image vivante, la preuve tangible de cette force qui les habitait. Au lieu de ça, un rideau se lève, et c'est Léa qui apparaît. Léa et son nouveau métier, rue Saint-Denis. Léa enchaînée et ses bras troués. Il n'est pas besoin d'aller très loin, parfois, pour être dans un autre monde.

L'auteur a toujours eu un intérêt pour le monde de l'enfance. Elle a écrit des chansons et des textes pour enfants. Même ses romans pour adultes cherchent à expliquer et comprendre son enfance, ses parents... Ici elle poursuit donc ce parcours et se consacre donc à l'amie d'enfance. Un livre grave, toujours avec lucidité et nostalgie.

Les maîtres de Glenmarkie



★★★★☆

Jean-Pierre Ohl

Gallimard, 370 p., 20 €

Qui sont vraiment les maîtres du manoir de Glenmarkie, cette bâtisse écossaise menaçant ruine, tout droit échappée d'un roman de Stevenson? Et où est donc passé le trésor fabuleux de leur ancêtre Thomas Lockhart, un écrivain extravagant mort de rire en 1660? Fascinée par le génie de Lockhart, intriguée par l'obscur manège de ses descendants, la jeune universitaire Mary Guthrie explore les entrailles du manoir et tâche d'ouvrir les trente-

deux tiroirs d'un prodigieux meuble à secrets.

Ebenezer Krook est lui aussi lié à la famille des Lockhart. À Edimbourg, dans la librairie d'un vieil excentrique, il poursuit à l'intérieur de chaque livre l'image de son père disparu.

Les tiroirs cèdent un à un sous les doigts de Mary. Les pages tournent inlassablement entre ceux d'Ebenezer. Mais où est la vérité? Dans la crypte des Lockhart? Au fond de Corryvreckan, ce tourbillon gigantesque où Krook faillit périr un jour? Ou bien dans les livres?

Peuplé de silhouettes fantasmagoriques, de personnages assoiffés de littérature et de whisky qui rôdent au bord de la folie, ce roman qui brasse les époques de cette mystérieuse et envoûtante Écosse, s'enroule autour du lecteur comme un tourbillon de papier. Hommage facétieux aux grands romans d'aventures, il pose et résout une singulière équation: un livre + un livre = un homme.

Le lieutenant colonel de Maumort



★★★★★☆☆☆☆**

Roger Martin du Gard
Gallimard, 1072 p., 39 €

Il avait fallu vingt ans à Roger Martin du Gard (1881-1958) pour imaginer, écrire et publier ses Thibault (1920-1940). C'est en 1941 (il avait soixante ans) qu'il entreprit Maumort avec l'intention de raconter toute la vie d'un homme de sa naissance vers 1870 jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale. Il ne devait pas terminer cet ouvrage. Il mourut en 1958, ne laissant

pas un récit interrompu mais un gros dossier, contenant à côté de divers chapitres tout à fait au point, de nombreuses ébauches, des fragments, des notes. Il ne doutait pas que l'on pourrait extraire de ce dossier un fort volume qui serait son testament à l'usage de ses lecteurs.

Cette autobiographie fictive dont l'écriture a été menée de 1941 à 1958, a été publiée à titre posthume une première fois en 1983. La trame en est la vie de l'imaginaire lieutenant-colonel Bertrand de Maumort, né en 1870, orphelin de mère à la naissance, qui disparaît en 1950. Entré à Saint-Cyr en 1889, il se marie peu avant d'être nommé officier en Afrique du Nord. Au moment de l'affaire Dreyfus, il préfère se mettre en congé de deux ans et se brouille avec sa femme et sa belle-famille. En 1900, il réintègre l'armée et, devenu veuf, il part pour le Maroc en 1904 aux côtés du haut-commissaire Lyautey. Il se bat héroïquement dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il perd ses deux fils. Blessé au genou en 1917, il prend sa retraite en 1919 et se retire dans sa propriété familiale, le Saillant, dans l'Orne, qu'il ne quitte guère jusqu'en 1940. Lorsque le domaine est occupé par les Allemands, il se réfugie en zone libre, dans le Lot, où il organise la Résistance locale.

Le monde de Maumort est aussi riche et aussi vaste que celui des Thibault. Et Gide avait raison quand il déclarait que ce livre contient les meilleures pages de Roger Martin du Gard. De la France triomphante de la fin du XIXe siècle à l'effondrement de la Débâcle et aux premières années de la reconstruction d'après-guerre, ce roman constitue une vaste fresque historique dont le héros ressemble comme un frère à Roger Martin du Gard, dont le propre Journal semble d'ailleurs le miroir du roman.

Œuvre inachevée, tantôt complètement rédigée, tantôt constituée de notes et de fragments, voir de nouvelles complètes, telle La Baignade, destinées à s'insérer dans le texte définitif, Maumort, par son inachèvement même, compte parmi les ouvrages les

plus étonnants d'un auteur (prix Nobel de littérature en 1937) à redécouvrir.

La médaille de St Benoît



★★★★☆

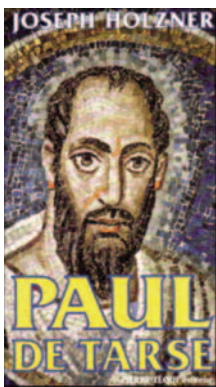
Philippe Beita
Téqui, 120 p., 7 €

Au centre de l'Histoire se dresse la Croix. C'est par elle que Jésus-Christ a opéré le salut du monde et de tous les hommes de bonne volonté. Les premiers chrétiens avaient une grande dévotion pour le signe de notre rédemption. Ils aimaient à se signer pour tout acte de quelque importance dans leur vie journalière: au lever, au coucher, aux repas, avant de sortir, à chaque nouveau travail, etc. Après Constantin, la croix elle-même est devenue objet de vénération. Et il existait déjà de petites croix destinées à la dévotion privée. Comme les anciens Pères, St Benoît, le grand Patriarche des moines d'Occident (480-547 environ), eut en grande estime le signe de la croix. C'est par lui qu'il opéra plusieurs de ses miracles. La dévotion à l'instrument de la Passion est restée en honneur chez les Bénédictins à travers les âges. Il faut attendre le XIV^e siècle pour constater l'apparition de ses principaux éléments. C'est en effet dans un manuscrit bénédictin de cette époque qu'on trouve pour la première fois, accompagnant la croix, les vers léonins qui se lisent sur la médaille.

Quant à la médaille elle-même, son existence n'est attestée que vers le milieu du XVII^e siècle, et c'est sous sa forme première que les Filles de la Charité, fondées à cette même époque, l'adoptèrent pour leur chapellet. La médaille a été approuvée par un

bref de Benoît XIV en date du 12 mars 1742. Le port de cette médaille a pour effet de nous mettre sous la protection spéciale de St Benoît. Elle est d'un puissant secours contre les embûches du démon et pour obtenir des grâces spirituelles, mais elle préserve aussi des accidents de tout genre. Cependant, elle n'agit pas à la façon d'un talisman qui nous immuniserait automatiquement contre toute adversité. À l'exemple du Christ, tout chrétien doit porter la croix. La médaille de St Benoît, portée avec foi et dévotion, attirera toujours l'intercession du Grand Patriarche.

Paul de Tarse



★★★★☆

Joseph Holzner

Téqui, 590 p., 30 €

Dans le cadre de l'année St Paul, Téqui réédite opportunément une biographie datant du début de la seconde moitié du XX^e siècle, Paul (né vers 10 à Tarse, en Cilicie (Turquie) — mort vers 65 à Rome), est l'une des figures principales du christianisme, par le rôle qu'il a joué dans son expansion initiale, et par son interprétation de l'enseignement de Jésus. Paul se revendique comme l'un des apôtres de Jésus-Christ qui, quelques années après sa mort et sa résurrection, lui serait apparu et l'aurait converti.

Selon Luc, Paul est né d'une famille juive. Il aurait été, vers douze ans, envoyé par ses parents à Jérusalem, pour suivre la carrière de scribe et aurait été instruit par Gamaliel. Il fit preuve d'un zèle profond pour sa religion (le judaïsme, de la secte des pharisiens) et rejoignit les rangs des

persécuteurs des premiers disciples du Christ. Il participa à cette période à la lapidation d'Étienne. Il aurait obtenu des lettres de recommandation pour rechercher et persécuter les chrétiens à Damas. Selon les Actes des Apôtres, au cours du voyage pour s'y rendre, il rencontra Jésus ressuscité (vers 33). Il sortit de cette rencontre momentanément aveugle. Trois jours plus tard, il fut guéri par un disciple vivant à Damas: Ananie. Il se convertit au christianisme et se fit baptiser. Il se présente alors lui-même comme un apôtre du Christ, et comme le bénéficiaire de la dernière apparition de Jésus. Il aida, mais sans en être l'initiateur, l'« ouverture vers les gentils » de l'Église naissante. Paul, à la suite de Barnabé, alla prêcher chez eux. Selon Luc, au Concile de Jérusalem il réussit à convaincre les autres chefs de la première communauté chrétienne que l'on pouvait être baptisé sans avoir été au préalable circoncis (Ac 21, 18), mais les tensions persistèrent avec le courant mené par Jacques (Ga 2, 11s). Paul, grand voyageur, a fondé et soutenu des Églises dans tout l'Est du bassin méditerranéen. Quand il ne leur rendait pas visite personnellement, il communiquait avec eux par lettres (épîtres). Arrêté par les Romains, il argua de sa Civis Romanus Sum (citoyenneté romaine) pour être jugé non par le Sanhédrin mais par le gouverneur. Celui-ci l'emprisonna durant deux ans à Césarée. Puis, sur la demande de Paul, il fut conduit à Rome pour comparaître devant l'empereur. Une tempête le détourna sur Malte où il resta quelques mois puis il s'installa à Rome, d'abord en liberté surveillée puis complètement libre. Il y mourut décapité (en tant que citoyen romain), probablement en 67, à la suite de l'incendie de Rome (64), et après un procès probable sous le règne de Néron. Un livre passionnant qui permet au lecteur, deux millénaires après l'envoi en mission de l'Apôtre des gentils, de revivre l'aventure exaltante de Paul, parti annoncer la Résurrection du Christ à ceux qui étaient "assis à l'ombre de la mort".

Les pieds dans l'eau



★★★★☆

Benoit Duteurtre

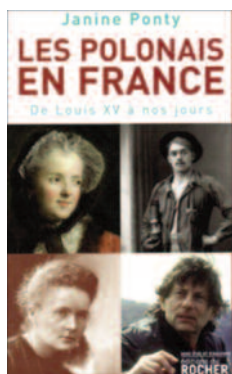
Gallimard, 256 p., 17,50 €

Le 29 septembre 1990, une vingtaine de descendants de René Coty se retrouvèrent à l'Élysée. Chez les petites-filles du Président, d'ordinaire si ardentes à rompre avec le passé, l'opportunité sembla éveiller un brin d'amusement. Les années glorieuses s'éloignaient suffisamment pour prendre un arrière-goût folklorique. Tout le monde avait oublié le nom de Coty – sauf pour le confondre avec celui d'un parfumeur. L'époque présidentielle ne représentait plus une menace avec ses privilèges. Rien ne pouvait désormais entraver le triomphe de cette vie normale vers laquelle cette famille inclinait depuis trente ans.

Plus globalement, dans ce roman, il est notamment question d'Étretat, des bains de mer, de René Coty, de l'enfance et de l'adolescence de l'auteur, de la bourgeoisie, du christianisme de gauche, des messes à la guitare, de l'apprentissage de la nostalgie – dans un récit autobiographique mêlant observation sociale, humour et poésie. Avec ce roman familial, l'auteur déploie son art d'humoriste social sur un mode plus intime. À l'ombre des falaises normande, il observe les transformations de la bourgeoisie en vacances, le catholicisme revisité par mai 68 et sa propre évolution de jeune homme moderne appréciant les charmes du passé. Une fresque sociale, voire sociologique, des bouleversements survenus depuis les cinquante dernières années avec une

prise de distance utile et nécessaire. Au fil des pages l'auteur répond à la double question : Qu'est-ce que la réalité ? Faut-il être du monde ou dans le monde ?

Les Polonais et la France



★★★★☆

Janine Ponty

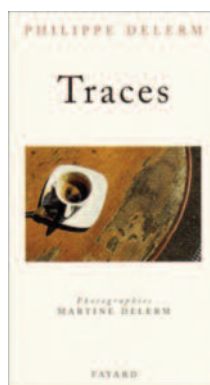
Le Rocher, 176 p., 17 €

Il n'est pas une décennie des deux derniers siècles au cours de laquelle des Polonais, franchissant une ou deux frontières, ne soient venus s'installer en France, les uns pour un temps limité, d'autres s'y fixant définitivement et créant ainsi un rameau français d'origine polonaise. Malgré tout, les Polonais et les Franco-Polonais restent peu visibles. Nos concitoyens ont adopté Chopin et Marie Curie au point d'effacer plus ou moins consciemment leur origine étrangère. Mais, ces deux exemples mis à part, il est moins de noms célèbres, même au regard de Français cultivés, que lorsqu'on évoque l'immigration russe.

Catholiques dans leur très grande majorité, les immigrés polonais, mineurs, manœuvres ou ouvriers agricoles, étaient issus d'une nation où s'était opérée une identification entre sentiment national et sentiment religieux. Étrangers dans leur mentalité à la laïcité française, ce n'est qu'à la deuxième, et même à la troisième génération, qu'ils ont commencé à comprendre et à accepter cette notion. Ce livre s'emploie à relever de l'oubli une histoire riche et multiforme. L'auteur a veillé à ne négliger aucun champ culturel, aucune position politique ou religieuse, aucune classe sociale, et à

faire leur juste place aux femmes. Puisse-t-il contribuer à réduire le différentiel qui existe entre la renommée de la France sur les bords de la Vistule et ce que nous savons de la Pologne et des Polonais en diaspora. À l'heure où la Pologne vient de rejoindre l'Europe, il est plus que temps de mieux connaître ces voisins qui depuis longtemps déjà ont fait partie intégrante de l'histoire de France et dont nous sommes proches par la religion.

Traces



★★★★☆

Philippe Delerm

Fayard, 134 p., 18 €

Dans la famille Delerm, on connaissait Philippe, le père (« la Première Gorgée de bière » 1997), et Vincent, le fils star de la nouvelle chanson française. Aujourd'hui, on demande Martine, l'épouse et mère, auteur d'une dizaine de livres pour la jeunesse, et qui publie « Décalages », un recueil de nouvelles en même temps qu'un livre à quatre mains : « Traces ». Martine Delerm a fait les photos une vieille coque échouée dans un cimetière de bateaux, un graffiti discret sur les murs de la ville... et Philippe a écrit le texte qui accompagne chacune d'elles, dans la veine qui a fait son succès. Il sera cette fois question du dessin qu'on trace à l'index sur une vitre embuée, ou des sapins de Noël ficelés sur les trottoirs au lendemain de Noël. Plus delermien que jamais, et pour cause : cette fois, ils s'y sont mis à deux.

Le récit des petits éblouissements quotidiens et son tempérament contemplatif ont fait de Philippe De-

lerm, habitant de Beaumont-le-Roger, un écrivain populaire auteur d'une œuvre estampillée « minimalisme positif ». Au fil de ses nouvelles, Martine Delerm dévoile aujourd'hui une sensibilité voisine en saisissant quelques situations banales. Le bonheur, c'est quand aucune catastrophe ne survient. Être heureux, c'est savoir en vie ceux qu'on aime. Cette deuxième vie, l'écriture, ils l'ont voulue sobre, n'ont pas quitté la maison blanche au fond d'un jardin normand avec son intérieur fleuri, n'ont pas démissionné de l'Éducation nationale.

La république des bons sentiments



★★★★☆

Michel Maffesoli

Le Rocher, 138 p., 15 €

Comme le notait Chateaubriand, il est fréquent de prendre pour conspiration politique ce qui n'est que le « malaise de tous ou lutte de l'ancienne société avec la nouvelle, combat de la décrépitude des vieilles institutions contre l'énergie des jeunes générations ». Nous sommes en un de ces moments où, journalistes, universitaires et politiques confondus, l'intelligentsia est en total déphasage avec la vitalité populaire. Aussi, afin de mieux apprécier cette dernière, n'est-il pas inutile de repérer la logique du conformisme intellectuel ambiant. C'est lorsqu'on cessera d'être obnubilé par le ronronnement du « moralement correct », que l'on sera à même d'être attentif au véritable « bruit du monde ». tel est l'objectif de ce livre. Si l'intelligentsia contemporaine est l'héritière de la Modernité philosophique, que peut-on

dire de la représentation de la vie qu'elle véhicule? Quelle vision du monde nous propose la « Pensée officielle » ?

Pour Michel Maffesoli, éminent représentant du postmodernisme contemporain, nous sommes aujourd'hui dans un climat de rupture et de métamorphose, une inversion des valeurs nietzschéennes. Cette transvaluation se fait contre la Pensée Officielle, cette intelligentsia qui se veut la matrice de ce qui doit être et de ce qu'il faut penser. C'est elle que l'auteur se propose de critiquer dans le présent ouvrage, titre déjà lourd de sens. Ce n'est pas sans ironie qu'il qualifie la Pensée Officielle de « pensée hamburger » ou de « BHV des idées ».

La Pensée Officielle est incarnée par ceux qui veulent avoir réponse à tout et porter la responsabilité universelle. Il s'agit des élites intellectuelles et politiques, de la censure universitaire, des « moutons » politique, scientifique, de la République et de l'objectivité, obnubilés par le savoir et la soif de pouvoir: tous sont en déconnexion avec les choses de la vie. Auraient-ils oublié la parole de Goethe dans Faust, selon laquelle « grise est la connaissance, vert l'arbre, d'or la vie ». Se fondant sur l'histoire de la philosophie, il analyse le discours des élites intellectuelles et politiques pour démontrer que derrière l'érudition se cache une haine de la vie et un nihilisme néfaste.

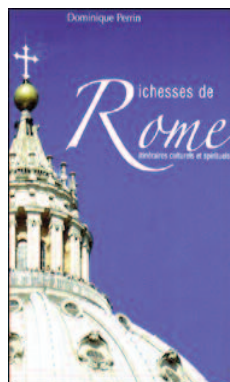
Car c'est bien l'amour de la vie, l'amor mundi qui est remis en cause par l'intelligentsia. Derrière l'érudition et la bien-pensance, se cache un véritable nihilisme, une haine de la vie. La Pensée Officielle peut se traduire en un mot: non. Le « non » nihiliste des derniers hommes du Zarathoustra de Nietzsche.

Pourquoi et d'où vient ce nihilisme de la Pensée Officielle? L'histoire de la philosophie apporte une réponse. Les idées qui caractérisent le tournant moderne en sont à l'origine: il s'agit pour la pensée de prendre son indépendance par rapport au réel. Si le Cogito de Descartes postule qu'il faut être pour penser, la preuve du réel se fonde

sur le sujet pensant, sur « la chose qui pense » des Méditations métaphysiques. La réalité est alors effrayante, car elle se trouve bien souvent en rupture avec ce qui doit être. La vie fait alors peur, car la pensée ne la maîtrise pas. La Pensée Officielle érige alors en principe que le Mundus est immundus. De sorte que l'intelligentsia se complaît dans une morale rassurante. En un mot comme en cent, la Pensée Officielle, c'est la conjuration des imbéciles. Jonathan Swift en son temps le savait bien: « Quand un vrai génie apparaît en ce bas monde, on peut le reconnaître à ce signe que les imbéciles sont tous ligués contre lui ».

L'auteur ne se satisfait pas d'un simple pamphlet. Il appelle à un engagement pour la pensée véritable. Celle-ci exige que l'on prenne des risques: oser faire l'Exégèse des lieux communs de la Pensée officielle, afin de la vider de sa « moraline ». L'enjeu est donc le suivant: dire oui à la vie. Telle est la « révolution copernicienne » à opérer dans l'inconscient collectif. Soyons donc les peintres de notre temps, les pirates de la pensée. Ce livre devient alors un hommage à la vie, à la joie, à l'émotion, parcouru de références aux philosophes, poètes, écrivains et artistes (Spinoza, Nietzsche, Bloy, etc.) qui forcent à penser.

Richesses de Rome



★★★★☆

Dominique Perrin

Téqui, 288 p., 22 €

Cet ouvrage allie le côté rythmé d'un guide touristique à des explications d'une grande richesse. Aussi

beaux, aussi différents soient-ils, édifices et monuments romains ont une grandeur que seul le témoignage des siècles permet de saisir en profondeur. Ainsi ce n'est plus uniquement l'œuvre que l'on voit mais le message qu'elle porte, ce ne sont plus seulement des vestiges que l'on découvre mais la mémoire d'un passé, ce n'est plus simplement l'art que l'on apprécie mais l'au-delà vers lequel il nous conduit. Renouvelés dans notre regard, comment pourrions-nous rester insensibles à la majesté des basiliques, à la pureté des fresques des catacombes, à l'enchantement des couleurs des mosaïques?

Monuments et œuvres prennent donc ici tout leur sens car ils sont éclairés non seulement par l'histoire et l'art, mais aussi par la foi des premiers Apôtres Pierre et Paul ainsi que sur les écrits de saint Grégoire le Grand. En inscrivant la dimension spirituelle au cœur de la démarche culturelle, l'auteur renouvelle le regard de ses lecteurs et les rend sensibles à la majesté des basiliques, à la pureté des fresques des catacombes, à l'enchantement des couleurs des mosaïques. Facile à emporter, cet ouvrage, abondamment illustré, allie cartes et plans avec des conseils de parcours pour 3, 5 ou 7 jours dans plus de 40 lieux de visites, des plus prestigieux aux plus méconnus.

Le rêve de Machiavel



★★★★☆

Christophe Bataille

Grasset, 218 p., 16 €

Un homme frappe à la porte d'une petite ville toscane. La peste est partout

et cette cité sera son arche. Depuis les palissades dressées à la hâte, il observe le monde des bûchers, des mauvais rêves et de la faim. Bientôt les rats envahissent les rues; un enfant tombe foudroyé. On brûle. Alors la ville devient un tombeau. Cet homme qu'on ne connaît pas porte un nom légendaire: Machiavel. En 1527, il est vieux, il a connu le monde, il a lu les livres, il a conseillé les princes, mais le voici mis à nu par le mal. Que peuvent la science ou la géographie quand on n'ose plus boire ni manger?

Machiavel vit la nuit, caché, marmonnant des prières, le poignard à la main, cherchant la Renaissance dont il ne reste rien. Jusqu'au jour où il sauve presque malgré lui une jeune femme malade. Il la soigne. Il l'aime. C'est ce dernier amour que raconte ici Christophe Bataille (Quartier général du bruit, 2006), dans un roman énigmatique et puissant. Il raconte un homme dans le déchirement, il paraît que c'était il y a des siècles, que cet homme a vécu, que tout change.

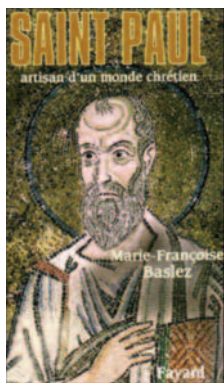
d'où son surnom d'apôtre des Gentils. En réalité, l'homme d'action dut composer avec les pouvoirs publics et fut contesté par ses pairs. L'apôtre connut des échecs, et ceux-ci témoignent des difficultés et de l'individualisme des premières communautés chrétiennes. Rechercher Paul à travers les portraits stéréotypés que nous en livrent les sources, c'est donc découvrir la différence entre un homme doté de pouvoirs surnaturels, comme l'attendaient les Grecs, et un charismatique qui les renvoie à Dieu.

Derrière le portrait du saint apparaît alors une personnalité complexe. Il fut un homme qui resta attaché à ses origines juives tout en étant doué d'un sens évident de la communication et qui acquit une formidable maîtrise de l'espace politique romain. Un homme, enfin, qui partout suscita des attachements au point qu'on en fit le premier héros de roman chrétien. Une belle introduction à l'année Saint Paul.

vice-amiral et commande la flotte française en Algérie. Il choisit alors, avec son frère le duc d'Aumale, de rejoindre sa famille en exil. Le régime de Juillet n'a plus de raison d'être pour lui, qui n'a jamais cessé de rester fidèle aux légitimistes et aux princes de la branche aînée. Outre cet aspect politique, on trouve dans ces mémoires une relation de la vie à Paris et à la Cour. Prince du sang, Joinville, lors de ses escales en France, connaît les coulisses du théâtre, de l'art et de la haute société, dans ce monde un peu terne, mais aimable et bienveillant, que fut l'entourage de Louis-Philippe. Il s'agit ici de mémoires très agréables à lire qui éclairent utilement une période peu connue. On apprend sur les personnalités de l'entourage du prince ainsi que sur les nombreux voyages et déplacements (retour des cendres de Napoléon, explorations, mission diplomatique et représentation politique, guerres...). Il nous fournit de chacun de ces événements une vue lucide et pertinente qu'accompagnent de grandes qualités de narrateur.

Vieux souvenirs

Saint Paul



★★★★☆

Marie-Françoise Baslez

Fayard, 480 p., 25 €

Paul est surtout connu comme un champion de la conversion des païens,



★★★★☆*

Prince de Joinville

Mercure de France, 128 p., 8,5 €

Né en 1818, le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe, devait mourir en 1900. Ses «vieux souvenirs» s'arrêtent à 1848: il a trente ans, est

